

Les experts : la théâtralisation d'une recherche socio-historique

par Jean-Michel Chaumont

Je me propose de tirer le bilan, d'un seul point de vue scientifique, d'une expérience de collaboration entre une metteur en scène — Adeline Rosenstein pour ne pas la nommer — et un sociologue, votre serviteur. Cette collaboration, entamée en avril 2004, a abouti à deux séries de représentations (décembre 2006 à Bruxelles et mars 2008 à Genève), d'une *comédie* inspirée par les procès-verbaux du Comité d'experts chargé par la Société des Nations de superviser une enquête internationale sur la traite des femmes entre 1924 et 1927. Il s'agissait de montrer, sous une forme comique mais historiquement irréprochable, la fatuité, l'incompétence et surtout la malhonnêteté d'une bande d'experts qui n'ont pas hésité, pour parvenir à leurs fins idéologiques, à dénaturer les informations fournies par leurs propres enquêteurs. Le principal enjeu — toujours actuel — était de montrer que l'élargissement abusif de la définition de la traite, donnée au départ pour un phénomène esclavagiste, mais dans laquelle ils ont décidé d'inclure les migrations volontaires de personnes prostituées, aboutissait à métamorphoser un phénomène de nature socio-économique en un phénomène criminel, à transformer donc un problème de pauvreté en un problème de police. Tant à Bruxelles qu'à Genève, nos acteurs furent chaudement applaudis à l'issue des huit représentations et malgré l'absence quasi totale de publicité, le bouche à oreille a si systématiquement rempli nos salles que nous avons dû refuser du monde. Le succès public fut donc au rendez-vous mais ce n'est pas cette bonne nouvelle que je souhaiterais relater. J'examinerai plutôt ici les deux objectifs de nature scientifique

que je m'étais fixés : d'une part, la *vulgarisation* des résultats d'une recherche socio-historique sur l'évolution des discours sur la traite des êtres humains de 1880 à nos jours; d'autre part, l'utilisation du processus de répétitions de la pièce pour susciter, au sein des deux troupes (à Bruxelles et à Genève), un *débat critique* sur mes interprétations et mes conclusions. Moyennant certaines modifications, je pense que le premier objectif a été pleinement atteint; le deuxième par contre ne l'a pas été de manière aussi satisfaisante. Cependant, comme on apprend tout autant, voire plus, de ses échecs que de ses réussites, je crois qu'il vaut la peine de s'appesantir sur les uns et sur les autres.

GENÈSE DU PROJET

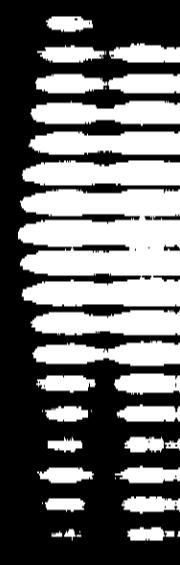
En avril 2004, cela fait trois ans que je travaille dans différents fonds d'archives et déjà une conclusion s'impose à moi : le discours sur la traite des êtres humains, appelée « traite des blanches » jusqu'en 1921 puis « traite des femmes et des enfants » jusqu'en 1949, est un discours largement mythique inventé pour combattre la prostitution dans l'ignorance délibérée des réalisités vécues par les personnes prostituées. En tant que chercheur, je me heurte à une question lancinante : vais-je à mon tour produire une analyse de ces discours qui passera au-dessus de la tête des principales concernées ? Vais-je, autrement dit, reproduire la posture de ceux dont je critique la posture et l'imposture ? Je ne peux m'y résoudre, mais je ne vois pas d'autre issue jusqu'à cette belle nuit de printemps où — croyez-le ou non — un rêve m'a apporté une réponse : pour

communiquer ma recherche aux personnes concernées, j'en ferai une pièce de théâtre, une comédie où des personnes prostituées tiendraient le rôle des très dociles et morales personnes qui, depuis plus d'un siècle, prennent la parole à leur place, soi-disant pour les sauver du « fléau » de la « traîne ». Pied de nez à l'histoire réelle, revanche posthume de tant de personnes prostituées raffées, arrêtées et expulsées, des personnes prostituées contemporaines feraienr rire et réfléchir un public ravi par les inégalités proférées au sujet de la traite et de la prostitution par les prétextus experts en la matière. Immédiatement je pense à mon amie Adeline Rosenstein, qui vit à Buenos Aires à l'époque, pour être ma complice dans cette aventure et tout de suite elle dit un grand oui. Ce sont des mois d'échanges heureux et exaltés : Adeline vient presque un mois à Bruxelles, nous partons ensemble à Berlin, son port d'attache, puis à Genève, sa ville natale, aux archives de la Société des Nations, que nous découvrons ensemble. À cette époque, j'ai encore l'ambition d'une pièce qui raconterait en une douzaine de scènes l'essentiel de l'histoire des discours sur la traite entre 1880 et

aujourd'hui. Après l'exaltation des débuts viendraient des temps plus difficiles...

Assez rapidement se pose le problème du nerf de la guerre : l'argent. Comment financer l'entreprise ? D'emblée je veux que la metteur en scène soit payée normalement pour son travail et qu'au moins, les membres de la troupe que nous composerions pour l'occasion soient remboursés des frais occasionnés par leur participation... C'est dans ce contexte que naît l'idée d'introduire auprès du Fonds belge de la recherche fondamentale collective un projet intitulé « Le théâtre comme outil de la recherche sociologique : expérimentation d'un dispositif méthodologique visant à satisfaire le critère de pertinence auprès de publics peu, mal ou non scolarisés ». Avec le soutien de Luc Van Campenhout, collègue et ami, coauteur d'un célèbre *Manuel de recherche en sciences sociales*², nous obtenons un financement de trente mille euros et je tiens encore à saluer l'ouverture d'esprit des membres de la commission, qui nous ont accordé ce subside. De quoi s'agit-il ? Répondre à cette question signifie entrer

Bernadette Fabry, Isabelle Jaramillo et Liliane Leclercq dans *Les Experts*. © Anne-Sophie Troclet, 2006.



dans le vif du sujet: le bilan du deuxième objectif poursuivi.

RENDRE DES COMPTES : LE CRITÈRE DE PERTINENCE ET SES DIFFICULTÉS

Dans ma discipline, tout chercheur doit aujourd'hui rendre des comptes au moins devant deux instances: il doit justifier le bon usage des financements obtenus auprès de ses commanditaires et il doit justifier le sérieux de ses résultats, d'un point de vue méthodologique surtout, auprès de ses pairs. Mais certains sociologues — dont je suis — estiment qu'en outre il convient de satisfaire également au « critère de pertinence », c'est-à-dire de soumettre leurs résultats à l'appréciation des sujets qui ont été les objets — et bien souvent des informateurs privilégiés — de leurs recherches. Il ne s'agit pas de rechercher leur approbation inconditionnelle mais, au moins, en débattant avec eux, d'en tester la « pertinence »: les enjeux soullevés rencontrent-ils ou non un écho dans l'expérience des personnes concernées? S'ils n'en rencontrent aucun, il y a fort à parier que le chercheur s'est égaré sur des chemins par trop spéculatifs et éloignés des réalités du « terrain »...

La satisfaction du critère de pertinence n'est donc pas seulement une élémentaire exigence de courtoisie mais une modalité (parmi d'autres) de validation des interprétations produites par les chercheurs. Avec Luc Van Campenhoudt et Abraham Franssen, nous avons écrit un livre³ proposant une méthode d'analyse en groupe qui, entre autres choses, se prête bien à la réalisation de cette éprouve mais qui suppose chez le chef des participants — en l'occurrence, des personnes prostituées — deux compétences que je ne pouvais tenir pour acquises: d'une part, une information minimale concernant l'histoire des politiques (issues des débats experts et militants sur la traite) qui encadrent l'exercice de la prostitution et, d'autre part, une *familiarité* minimale avec la *pratique du débat argumenté*. Afin de contourner ces deux obstacles

dirimants, j'ai proposé de considérer la *troupe* comme le *graupe* sujet de l'analyse en faisant deux hypothèses.

Première hypothèse: devoir jouer sur scène le rôle d'un expert de la traite et de la prostitution obligerait tout naturellement les membres de la troupe à s'approprier la logique de leurs personnages. L'information sur les enjeux des débats serait ainsi réalisée. Deuxième hypothèse: la confrontation, dans l'exercice des rôles, avec les positions des experts-militants *telles que je les présente* susciterait des réactions, des indignations, des surprises, des rires que nous n'aurions plus qu'à expliciter pour recueillir le point de vue des personnes concernées sur les discours tenus sur elles et l'interprétation que j'en proposais. En me fiant à l'intuition de Brecht, selon laquelle, dans les mots de Benjamin, « il n'est pas de meilleur déclic pour la pensée que le rire », j'espérais avoir trouvé une forme pédagogique adéquate pour ce public « peu, mal ou non scolarisé » que sont en règle générale les personnes prostituées, du moins celles qui travaillent en rue.

Plusieurs raisons circonstancielles contribuent à expliquer l'infirmation de ces hypothèses, mais je pense finalement qu'elle s'explique suffisamment par une seule et unique raison: l'engagement dans la réalisation du meilleur spectacle possible supplantant très rapidement le désir de comprendre et de débattre les enjeux de la pièce. Je veux dire par là que le ver était dans le fruit dès le moment où j'annonçais à mes bailleurs de fonds *l'instrumentalisation* du théâtre au service de la recherche socio-logique. Quelle illusion! Une troupe n'est pas un groupe d'analyse. Il y a comme un pacte de confiance des acteurs envers les auteurs et le metteur en scène: ce que veulent les acteurs, surtout quand ils ne sont pas professionnels et redoutent l'exposition au public, c'est une prise en charge et une conduite telles qu'ils aient l'impression de donner le meilleur d'eux-mêmes dans un rôle qui doit lui-même apparaître le plus

attrayant possible. Dans le « journal » que j'ai tenu au fil des quatre mois qu'ont duré les répétitions (à raison d'une répétition par semaine) à Bruxelles, j'ai noté qu'Adeline et moi pouvions leur faire dire tout et son contraire: nous pouvions susciter des réactions et des suggestions (généralement pertinentes d'ailleurs). Pour rendre par exemple une scène plus comique mais presque jamais sur le contenu des dialogues: cela était manifestement considéré comme notre affaire, l'affaire des « auteurs ». Cela ne signifie pas pour autant que les membres de la troupe n'eurent pas à répondre du contenu — très polémique — de la pièce, mais ces discussions se sont déroulées pour l'essentiel *en dehors* des moments que nous passions tous ensemble. Plusieurs acteurs nous ont rapporté avoir dû justifier auprès de leurs proches leur engagement dans un projet si manifestement politiquement incorrect (comment, la traite n'existerait pas? Et qui alors de tous ces films, ces reportages, ces articles qui démontrent le contraire? Sommes-nous à la solde des réseaux mafieux?). Je suis convaincu — parce qu'ils nous l'ont dit et répété — qu'ils sont bel et bien devenus pour la plupart d'ardents défenseurs du propos défendu, qu'au fur et à mesure de l'avancée du projet, ils regardaient d'un autre œil les « informations » fournies par les médias. Le doute salutaire que nous voulions susciter chez nos spectateurs quant à la véracité d'un esclavage sexuel massivement pratiqué sous nos yeux, ils ont été les premiers à l'éprouver. Mais cette capacité critique s'exerçait en dehors des espaces de discussion que nous avions prévus durant les répétitions.

Faut-il en conclure à l'affirmation totale des hypothèses? Non point. Entre janvier et mars 2005, Anne-Laure Wibrin et moi avons tenté de recueillir les points de vue de deux groupes de mineurs bénévoles rapatriés du Nigéria et considérés comme « victimes de la traite des enfants » sur leurs expériences et les politiques d'assistance dont ils faisaient l'objet. Pour ne pas leur imposer un rythme trop scolaire, nous avons fréquemment utilisé des « techniques » théâtrales: nous leur mimions ce que l'on disait d'eux en Europe, ils nous mimuaient des épisodes de leurs expériences. Ils nous présentaient aussi des sketches où ils prenaient le rôle de ministres responsables d'Organisations non gouvernementales. Non seulement cela rompait heureusement la monotonie des tours de table mais c'était extrêmement instructif: la quantité d'éléments étaient rendus visibles que la seule traduction, pourtant excellente, de leurs récits ne nous permettait pas d'appréhender. On voit cependant d'embolie la différence entre les deux expériences: ici il s'agissait d'un recours à des techniques théâtrales sans obligation de préparer le moindre spectacle. Cet emprunt limité de la recherche sociologique au monde des arts vivants permettait que la logique de la recherche prime sur la logique de l'engagement théâtral.

LA VULGARISATION DES RÉSULTATS SOUS FORME D'UNE « COMÉDIE SOCIOLOGIQUE »...

Bien que cette dimension de la recherche en sciences humaines soit aujourd'hui largement délaissée, de nombreuses raisons plaident pour que ses résultats ne demeurent pas confinés dans le cercle des collègues. Sur des sujets tels que la traite des êtres humains et la prostitution, sujets à propos desquels les médias nous abreuvent de données généralement complètement erronées, il semble particulièrement nécessaire de fournir au plus grand nombre les outils pour décrypter ces informations. C'est que, sur la base de ces informations erronées, les simples citoyens sont fréquemment sollicités pour s'engager (souvent en signant des pétitions) aux côtés de ceux qui prétendent lutter contre ce qu'il est convenu d'appeler « les formes modernes d'esclavage ». Ainsi, par exemple en 2006, les mois précédents le lancement de la Coupe du monde de football en

Allemagne, une pétition intitulée « Acheter du sexe n'est pas un sport » circulait à l'initiative de la représentante française de la puissante coalition américaine contre la traite des femmes (CATW): elle s'in-dignait de « l'importation » de quarante mille « esclaves sexuelles » venues d'Europe de l'Est pour satisfaire les masses de supporters en rut. Pas moins de cent quatre-vingt-deux mille personnes de bonne volonté ont signé ce qui s'est évidemment révélé être, une fois de plus, une rumeur sans le moindre fondement. À l'heure où j'écris, j'ai connaissance d'au moins deux initiatives similaires⁵. S'il n'y a pas lieu d'entrer ici dans l'explication des multiples raisons pour lesquelles la générosité de nos concitoyens est ainsi abusée, le fait est qu'ils sont abusés et n'ont quasiment aucun accès à l'information scientifique qui leur permettrait de développer une conception plus réaliste de la situation (car la présence de nombreuses prostituées étrangères dans les villes de la riche Europe est indéniable et pose de nombreux problèmes, à elles et à leur entourage en priorité mais pas exclusivement: seulement, ce sont d'autres problèmes). À quoi bon faire de la recherche en sociologie si l'argent public qui nous finance ne revient pas partiellement au public sous la forme d'une information de qualité et de diagnostics plus pertinents des situations qui nous interpellent? À quoi bon nos recherches si elles ne contribuent pas à l'amélioration de la qualité des débats publics? Or le théâtre peut, on le sait depuis longtemps, être un des espaces où se forment des opinions et des jugements.

Pas davantage que je ne pourrais le dire des lecteurs de mes écrits « scientifiques », je ne puis dire ce qu'ont compris, ce qu'ont retenu nos spectateurs. Comme pour les écrits, les retours sont finalement assez rares et il est impossible de les tenir pour représentatifs des réactions de la moyenne du public. Mon ami Yves Voglaire avait réalisé une exposition à la fois didactique et plaisante sur le contexte historique du Comité d'experts ainsi que sur les enjeux passés et présents associés à la question de la traite. Les spectateurs y avaient accès avant et après le spectacle. Nous leur remettons également à l'entrée, en leur conseillant de le consulter le lendemain, un programme d'une quarantaine de pages précisant nos intentions et surtout explicitant les différentes scènes de la pièce⁶. Comme je craignais l'hostilité d'une partie du public et que je voulais protéger « mes » acteurs, je n'avais pas souhaité à Bruxelles organiser de débat après la pièce. J'ai probablement eu tort: à Genève, nous en avons organisé

chaque intention sur scène, chaque mise en scène. Cette seule condition nous a parfois valu des affrontements très durs dont je ne garde pas un bon souvenir. Mais nous y sommes arrivés et non seulement notre amitié a survécu à nos nombreux conflits mais, en fin de compte, j'estime que cette confrontation m'a grandement aidé à me clarifier à moi-même les interprétations que je voulais défendre, les thèses que je voulais soutenir. L'ouvrage que j'ai publié trois années plus tard sur le Comité d'experts est très redoutable de nos débats houleux⁷. C'est que, dans l'écriture scientifique, l'accumulation des nuances et des réserves permet facilement d'éviter finalement toute prise de position trop franche ou trop compromettante. L'écriture théâtrale, du moins telle qu'Adeline Rosenstein a été formée à la mise en scène par l'École supérieure d'art dramatique Ernst Busch de Berlin). Ici donc pas non plus un public « peu, mal ou non scolarisé », même si les diplômés universitaires devaient être plutôt rares et les lecteurs d'ouvrages sociologiques encore davantage. Par contre, mais sans que je ne puisse en être certain, il y a fort à parier que nombreuses étaient les personnes susceptibles de signer des pétitions contre les « formes modernes d'esclavage » et je pense en définitive que tel devait bien être notre « public-cible »: les pétitionnaires dont la générosité est abusée. Vouloir un spectacle de personnes prostituées pour des personnes prostituées était typiquement un rêve d'intellectuel.

Ce qui n'a pas été un rêve par contre, c'est que parmi les quelques personnes prostituées venues voir le spectacle, une jeune femme moldave a souhaité que je devienne, comme elle le disait, son écrivain. Nous nous sommes rencontrés régulièrement presque trois années durant et un des livres les plus instructifs et émouvants jamais écrit sur la condition des personnes prostituées migrantes en est issu: *La vie qu'on a. L'histoire d'une fille de l'Est par Roxana Burlacu*⁸. Ce n'était pas un « résultat » prévisible mais je suis convaincu qu'il n'aurait pas vu le jour

un et ce fut l'occasion d'un bel échange avec des militantes féministes.

Il y a pourtant une restriction d'importance, mais que je pense désormais irréductible, à ce bilan somme toute très positif. Dans mon rêve, c'était des personnes prostituées et leur entourage qui composaient l'essentiel du public. Il en vint certes plus, je crois, qu'en n'en voit habituellement au théâtre mais elles furent incontestablement minoritaires. Notre public était, je crois, bien plutôt le public habituel de ce que l'on pourrait appeler le théâtre d'avant-garde engagé, c'est-à-dire un public formé à la grammaire si complexe de la mise en scène contemporaine (peut-être dois-je préciser ici qu'Adeline Rosenstein a été formée à la mise en scène par l'École supérieure d'art dramatique Ernst Busch de Berlin). Ici donc pas non plus un public « peu, mal ou non scolarisé », même si les diplômés universitaires devaient être plutôt rares et les lecteurs d'ouvrages sociologiques encore davantage. Par contre, mais sans que je ne puisse en être certain, il y a fort à parier que nombreuses étaient les personnes susceptibles de signer des pétitions contre les « formes modernes d'esclavage » et je pense en définitive que tel devait bien être notre « public-cible »: les pétitionnaires dont la générosité est abusée. Vouloir un spectacle de personnes prostituées pour des personnes prostituées était typiquement un rêve d'intellectuel.

Il ne faut pas se leurrer non plus sur les difficultés inhérentes à ce type de collaborations: déjà les collaborations interdisciplinaires (entre l'histoire et la sociologie par exemple) sont extrêmement compliquées, celles qui associent des univers aussi lointains dans leurs pratiques quotidiennes que la recherche sociologique et le théâtre le sont encore bien plus. Les mœurs de nos tribus respectives sont très différentes et de ne pas l'avoir suffisamment réalisé au début a presque fait échouer l'entreprise. Mais, à nouveau, nous l'avons fait. Nous avons aussi tiré des leçons de nos engueulades:

CONCLUSION

Il ne faut pas se leurrer: il fut des époques plus propices aux collaborations entre les sciences humaines et les arts vivants. Malgré le substantiel subside du Fonds de la recherche fondamentale collective, les conditions de travail furent précaires et, en l'absence d'une structure professionnelle (une vraie salle de théâtre équipée, des techniciens, etc.), nous avons dû nous débrouiller par rapport à une infinité de tâches particulièrement énergivores. Nous avons heureusement pu compter sur le soutien d'un réseau d'amis efficaces et l'engagement bénévole d'acteurs remarquables que je ne remercierai jamais assez. Mais l'organisation de la recherche est telle que l'énergie considérable déployée pour mener le projet à bien ne compte pour rien dans ma carrière scientifique. Et la situation est encore moins favorable du côté des sources de financement « artistiques »: pour eux, nous n'étions pas assez « artistes professionnels » pour mériter un quelconque soutien. Quand, ayant fait ses preuves à Bruxelles, le spectacle a été exporté vers le Théâtre de l'Usine à Genève, ils n'ont même pas voulu contribuer aux frais de transport de nos décors. Mais nous l'avons fait et serions prêts à le refaire. C'est donc que le jeu en valait la chandelle.

Il ne faut pas se leurrer non plus sur les difficultés inhérentes à ce type de collaborations: déjà les collaborations interdisciplinaires (entre l'histoire et la sociologie par exemple) sont extrêmement compliquées, celles qui associent des univers aussi lointains dans leurs pratiques quotidiennes que la recherche sociologique et le théâtre le sont encore bien plus. Les mœurs de nos tribus respectives sont très différentes et de ne pas l'avoir suffisamment réalisé au début a presque fait échouer l'entreprise. Mais, à nouveau, nous l'avons fait. Nous avons aussi tiré des leçons de nos engueulades:

c'est avec une prudence de Sioux que nous débattons désormais. Et surtout, du moins en ce qui me concerne, les objectifs de la transposition (de la socio-histoire au théâtre) se sont considérablement éclaircis et simplifiés. Du coup, de nombreuses contraintes (que nous imposait par exemple le fait de devoir tester durant les représentations un « dispositif méthodologique ») sont levées et je ne doute pas que si d'aventure nous nous lancions dans une troisième série de représentations (ce qui n'est nullement exclu), le travail en serait fort facilité.

L'expérience m'amène donc à plaider pour persévérer *trois affiches*, « malgré tout », selon la belle devise de Karl Liebknecht qu'aimait à citer Armand Gatti. Je ne suis pas seul à le penser : sous l'impulsion de l'historien Gérard Noiriel, une association (DAJA : Des acteurs culturels jusqu'aux chercheurs et aux artistes¹⁰) s'est créée récemment en France pour promouvoir les collaborations entre artistes et chercheurs. Nous serons plus forts si nous sommes plus nombreux. À bon entendeur, salut !

¹ Entre septembre et décembre 2004, je rédige à l'intention de mes étudiants en sociologie historique un manuscrit intitulé « Traité et prostitution en débat (1880-2003). Matériels pour une controverse sociologique ». Il compte environ deux cent cinquante pages sans les annexes...

² R. Quivy et L. Van Campenhoudt, *Mémoires de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2006 [1988], 256 p.

³ J.-M. Chaumont, A. Franssen et L. Van Campenhoudt, *La méthode d'analyse en groupes*, Paris, Dunod, 2005, 215 p.

⁴ W. Benjamin, *Essais sur l'art*, Paris : La Fabrique, 2003, p. 141.

⁵ J.-M. Chaumont et A.-L. Wilquin, « La lutte contre le trafic d'enfants au Bénin : le point de vue des mineurs », *Mouvement des filles et des autres*, <http://www.mouvementdesfilles.org/La-lutte-contre-le-trafic-d.html>

⁶ D'une part, on annonce à nouveau une explosion de la prostitution (commentée par un « expert » contemporain de la traite) lors de la prochaine Coupe du monde en Afrique du Sud (voir <http://www.libération.fr/societe/0101623965-le-sexe-s-invite-a-la-coupe-du-monde/>) et, d'autre part, une campagne de dons contre le « trafic de viol » qui annonce que « chaque année, des millions de femmes et de jeunes filles sont enlevées, soumises à la terreur et vendues pour être violées » (voir http://secure.avaz.org/fight_rape_trade/).

⁷ J.-M. Chaumont, *Le mythe de la traite des blanches. Essai(s) sur la fabrication d'un fléau*, Paris : La Découverte, 2009, 321 p.

⁸ La maquette de l'exposition ainsi que le programme distribué au Théâtre de l'Usine se trouvent en ligne à cette adresse : <http://www.usinevain.be/283295.htm>

⁹ R. Barbu, *Les trois grâces à l'Opéra de Paris*, Paris : L'Harmattan, 2003, 350 p.

¹⁰ Pour consulter le site web de l'association DAJA : <http://www.daja.fr>

Quelques mots sur l'élaboration de la création Haïku en trois temps

par Karina Bleau

du haïku japonais. À travers celle-ci, intitulée *Haïku en trois temps*, nous cherchons à explorer la problématique de la transmission par le biais de trois poèmes théâtraux. Nous voulons concevoir une longue forme qui réunira trois courtes-formes autonomes, qui, lorsque rassemblées, dégageront un sens plus profond. L'exploration amorcée vise donc à articuler *Dernier souffle* en rapport avec deux autres parties, rejoignant ainsi la logique des trois lignes du poème japonais. Nous abordons dans chacune les mêmes thématiques mais sous trois angles complémentaires qui s'éclairent et s'unissent comme ils se confrontent. Au moment d'écrire cet article, nous avons créé une première ébauche de la première courte-forme qui s'intitule *Telle-d'être avec l'invisible*, mais la troisième courte-forme reste à venir.

Ce texte se propose d'exposer les questionnements, les réflexions et les matériaux constituant la dramaturgie de cette création.

UN HÉRITAGE EN PARTAGE

Le thème de la transmission s'est imposé comme piste de réflexion pour la conception de *Haïku en trois temps*. Pour nous aider à réfléchir sur le sujet, nous nous sommes basées sur des réflexions du philosophe, médiologue et militant révolutionnaire aux côtés du Che Régis Debray¹¹ ainsi que du philosophe et homme de lettres Pascal Mathiot.

La transmission crée le pont nécessaire entre passé et présent, elle a le pouvoir d'insuffler la vie d'une génération à l'autre. L'humain, lui, a le pouvoir d'inspirer ses contemporains